

# *Libretto*



MARIE GOUDOT

LETTRE  
AMÉRICAINNE

roman

*Libretto*

© Libella, Paris 2018.

ISBN : 978-2-36914-453-3

Pluie.

Pluie rageuse sur Herbert Street.

Il monte l'escalier. Passe le nez à la porte de sa chambre. Devant lui, le placard de bois sombre et le miroir, ses angelots. À gauche, la fenêtre. Rien que d'habituel. Quand soudain il entend un étrange froissement de draps, tourne la tête. Étendu sur son lit : un enfant. Visage cramoisi, gros sourcils aigus, regard méfiant et très noir. Dès qu'il l'aperçoit, le gamin secoue ses cheveux en broussaille, laisse du même coup tomber un livre, zut mon Walter Scott ! Là-dessus, dégoulinant de transpiration, il s'escrime à remuer les jambes : j'essaie depuis une heure, épuisant et je n'ai pas bougé d'un poil. Lui alors de murmurer : je faisais comme toi quand j'avais neuf ans. Les yeux noirs s'arrondissent comme des billes. Pour de vrai ? – Bien sûr. – Ouah ! Rassuré le gamin l'attrape par la manche. Désigne un recoin obscur à côté du placard, c'est par là qu'il arrive toujours

notre ancêtre hein ? Puis, d'une voix chuchotante : tu crois qu'un miroir conserve ce qu'il a vu dans sa vie ? J'ai peur. Si un jour il se mettait à recracher un mélange de bras de jambes d'yeux, tu n'y as jamais pensé ?

Le petit matin, ça en a les bruits. Je me suis réveillé avant d'avoir pu dire au gosse que oui, cette crainte m'attend souvent près des miroirs. Que même à vingt et un ans je n'en suis pas guéri.

Le rêve reste gravé en moi dans ses moindres détails. Il remonte à avril. Gris et venteux, le printemps 1825 était en retard sur la Nouvelle-Angleterre. Après mes années de collège, je venais de rentrer à Salem. J'étais encore Nathaniel Hathorne. Sans W. Plus pour longtemps. Quatre mois à peine avant ma nuit de feu, crépuscule plutôt. La lettre incandescente surgie d'un nuage, filant à travers le ciel. Direction ma poitrine. Comme pour s'y coller.

Des rêves j'en ai fait en pagaille. Je ne les ai jamais consignés dans mes carnets. Ils auraient risqué de me faire basculer de leur côté, et rempli tant de pages. En particulier celui, revenu si souvent, du garçon allongé sur le lit de ma chambre.

Cette chair d'enfant cramoisie c'est la mienne. Je l'ai souvent rejointe. Ainsi au cours d'un rêve plus

jeune, du mois de juin je crois, où l'été s'avance cahin-caha : des odeurs viennent me chercher à mi-chemin du couloir, je les suis. La porte est entrouverte. Derrière la fenêtre, un gros carré de nuit sale, des nuages effilochés en fuite vers l'horizon. La pièce empeste la transpiration et l'angoisse. La mère se tient au chevet du petit malade dont les traits sont cachés sous un mouchoir humide – destiné à faire tomber la fièvre ? à éponger des gouttes de sueur sur les joues écarlates ? Planté à côté de la mère, un médecin palabre : une balle de cricket dites-vous qui lui aurait frappé le pied, fichtre un jeu d'école ne peut expliquer cette paralysie. Dans son trouble le médecin se cogne à un guéridon. Grattement de gorge gêné avant d'annoncer une nouvelle visite, dès le lendemain promis, en compagnie d'un confrère. La mère, elle, retourne à sa chambre et à son silence. Dès qu'elle a refermé la porte, le mioche soulève son mouchoir, débusque des yeux rougis. Je le regarde ému. Nous deux si ressemblants, mais lui si frêle, moi si grand. Il me fait un signe, tonitrué ça alors un beau spécimen de toubib, incapable de voir plus loin que le bout de son nez. Sur ce, à brûle-pourpoint : tu aimais qu'on te pose des questions ? Moi je déteste, j'ai aussitôt la bouche toute sèche, plus moyen de trouver un mot. J'ai quand même trop envie de t'en poser une : ça finira tu crois ?

Sèche tes larmes tu t'en sortiras comme moi, je  
lui dis. Et j'attrape sa main glacée dans la mienne.  
Tente de la réchauffer.

Les rêves accomplissent leur travail. Font repousser les souvenirs de novembre 1813. Il a neuf ans. C'est l'automne, un automne qui a débuté par des pluies, s'est ravisé, est revenu vers la douceur de l'été. Reprennent à l'école jeux de plein air, parties de cricket. Le maudit 10 novembre les choses vont très vite, une balle heurte violemment sa cheville droite, lui arrache un hurlement, il tombe ne peut pas se relever on le transporte chez lui, des jours entiers il dort, une semaine d'affilée paraît-il.

Après quoi, il ne parvient plus à bouger ni les jambes ni les pieds.

Après quoi, il y a le visage de la mère à la porte – une des rares occasions où elle quitte sa chambre. Il y a ses pleurs, sa voix ébouriffée en direction des médecins, mais jusqu'à quand dites-moi. Deux mois, trois mois, dix, la ronde de stéthoscopes continue autour de lui. Diagnostic identique, «mystérieuse blessure». Lui, riait sous cape. Ses neuf ans

devinaient l'origine de la paralysie. Et qu'il resterait longtemps cloué au lit. Puis marchant sur des béquilles. Puis boitant légèrement – son pied bot dira-t-on parfois.

Il en sourira. Un fantôme qui claudique, pourquoi pas.

Plus doux dans le souvenir, en leur début du moins, les récits de Robert Manning, l'oncletuteur depuis l'accident. À peine assis au bord du lit de Nathaniel, il commençait à raconter l'histoire de Salem. Avant l'arrivée des Pères Pèlerins, il y a deux siècles de cela, la ville au milieu des bois était Naumkeag, un simple campement d'Indiens où régnait la majestueuse squaw Sachem. En 1630 débarque un premier Hathorne, ton trisaïeul William, escorté de centaines de puritains chassés d'Angleterre par les persécutions de l'Église anglicane. À Naumkeag ils décident d'installer un nouvel Éden, de vivre dans la lumière de son éternel été. La forêt primitive recule entraînant avec elle les Indiens. Le sentier de terre battue d'autrefois devient notre Grand-Rue.

Robert n'était jamais chiche en précisions sur les coups de haches qui abattent les arbres – pins, épicéas, peupliers. Font fuir à toute volée les hommes rouges et les oiseaux. Quand Nathaniel racontera les origines de sa ville, il aura dans les yeux et les

oreilles les récits de son oncle, ceux-ci nourriront ses contes. Il ajoutera de son cru sa rage contre *l'abominable Salem*. Salem-Shalom. Un nom au passé grandiose, la première désignation de Jérusalem dans la Bible. Shalom-la-paix, un nom ici bien mal porté. Dans ses contes il vomira également sa haine des colons, de leur Éden à avant-goût d'éternité. Vous parlez d'une éternité. Potences et bûchers. Procès et tortures. Un paradis dégoulinant de sang. De quoi prendre ses jambes à son cou. L'ordinaire des paradis humains. Îles exotiques, plages immaculées sous un soleil opulent, villes bâties sur le meurtre ou la domestication d'habitants à la peau sombre.

Robert se montrait intarissable sur un événement plus récent. La naissance de son neveu. 4 juillet 1804, on fête l'anniversaire de la Révolution de 1776. À ce terme, Nathaniel préférait celui, plus noble, d'Indépendance. L'Indépendance des colonies anglaises qui se donnent alors le nom d'États-Unis. Que de conflits auparavant, ne manquait pas de préciser l'oncle Robert. Pareil lors de l'achat de la Louisiane à Napoléon Bonaparte, un territoire qui descendait du Canada jusqu'au Mississippi, imagine mon enfant ! Avec lui l'Union doublait de taille, les États du Sud menaçaient de l'emporter en puissance, alors que l'esclavage venait tout juste d'être aboli dans notre Massachusetts.

En des circonstances différentes, Nathaniel aurait posé mille questions sur le Sud, ses trafics d'esclaves nécessaires aux plantations de coton. Là, il écoutait d'une oreille distraite. Vite que lui soit contée sa naissance au son des canons, deux ans après celle d'Ebe (sa sœur préférée). Son père est alors en mer, le sort ordinaire d'un capitaine au long cours, mais il rentre à Salem pour connaître le nouveau-né, repart. Quand il revient, trois ans plus tard, Nathaniel voit descendre du bateau un visage tanné de tempêtes et d'embruns, qu'est-ce qu'il est beau ce père tellement attendu, beaux son nez très droit sous une casquette blanche, ses larges et tendres mains qui vous enserrant vous galipettent. À chacun de ses retours, le bonheur à l'état pur, les portes sont toujours grandes ouvertes, les odeurs marines grimpent l'escalier se glissent partout dans la maison, on entend le piano et la voix d'Elizabeth Manning-Hathorne, gaiement vêtue elle chante chante sans cesse.

Après ?

Immanquablement l'oncle Robert se penchait lui tapotait la joue, fais voir ta tête petit, oh quelle mine de papier mâché... dors un peu. On peut se forcer à manger, à boire. Mais dormir ! Surtout avec ce sang en ébullition qui lui bourdonnait aux tempes, cette gorge affreusement sèche, cette grosse boule à l'estomac qui l'empêchait de respirer. Car bientôt le drame. Lors de la naissance de Luisa, la cadette,

l'homme à la casquette ne rentre pas. La mort, un mot tout neuf pour Nathaniel. Derrière lui aussitôt : celle qui fut une mère tendre et joueuse est une femme habillée de noir, immobile sur le fauteuil de la chambre qu'elle ne quittera pas. Plus de piano ni de chants. Plus jamais elle ne l'appellera Nathaniel, du prénom de l'époux atteint de la fièvre jaune et décédé sur les côtes du Surinam (sa version à elle) ou englouti par l'océan (version de l'oncle, sûrement vraie puisque aucun corps n'est revenu – le sien a dû être placé sur une planche inclinée vers la mer, le lot des marins morts au milieu des flots). Jamais non plus elle ne le regardera vraiment. Sur son visage de fils se surimprimera toujours celui de l'autre Nathaniel dont il est, dit-on, le portrait tout craché. Menton légèrement proéminent, nez aquilin.

Si seulement elle avait pu articuler son prénom. Fût-ce une fois. Pour lui reprocher une faute (la raideur de son puritanisme toujours présent sous la robe noire). Mieux, pour parler de l'homme embarqué si jeune sur un bateau. À quatorze ou vingt ans ? Nathaniel l'ignorait. S'il partait en quête du visage de son père, il revenait trop souvent les yeux vides. Ou ne retrouvait – d'avoir été trop souvent repassé, souvenir usé jusqu'à la trame – que sa tenue de marin et la chaleur gaie de ses mains.

Sur son mari la veuve se taisait.

Comme Nathaniel Hawthorne le fera dans ses

*Carnets.* Pas dans ses *Contes* où passeront des pères privés de sépulture, la réclamant à des fils sourds à leur demande. Y passeront également les ancêtres Hathorne.

Sa solitude de gosse est vite colonisée par le premier, ce William arrivé dans le Massachusetts pour fonder la plantation du Seigneur. Sa profession : maraudeur de l'Éden et grand exterminateur d'Indiens. Entre William et mon père un trou jamais évoqué par Robert, je mettrai du temps à le combler. Mon ancêtre aux mains criminelles, invention prétendra-t-on, que j'aurais adoré chanter sur les toits. Une fiction. À d'autres !

Faites l'essai. Restez immobile et seul pendant trois années, vous aurez le loisir de reconstruire vos origines, de vous emmêler les pieds dans des histoires d'aïeux, de père à la vie mise sous scellés. Quand vous sortez du lit, vous boitez, vous courbez l'échine – le poids de l'héritage. Toutes les lignées sont bancales, loi aussi âgée que le monde. Certaines le sont davantage. Exemple la mienne. Mais bon.

Du côté maternel, à mes yeux de gosse, les choses n'étaient guère plus simples. Sauf pour le grand-père. Arrivé à Salem en 1774, il devient forgeron puis propriétaire de la première ligne de diligence Salem-Boston. Un homme qui souriait pour un rien, adorait plaisanter. William Manning : de l'humour, des yeux de feu dont j'ai hérité. Des traits que les biographies familiales évoqueront. Elles ajouteront la gaieté de Nathaniel adulte, son agilité pour les jeux de mots et pour grimper aux arbres, son goût pour jouer à cache-cache avec ses gosses, leur annonçant toujours qu'ils devaient découvrir « un sombre secret » (ses mots).

Alors que la femme de William Manning...

Si Nathaniel s'aventurait à poser la question qui le démangeait, l'oncle Robert se taisait, blême, quoi ta grand-mère Miriam ? qu'est-ce que tu veux m'extorquer de plus sur elle. Il prétextait un rendez-vous oublié. Quittait la pièce, ventre à terre cette fois,

abandonnant l'enfant aux images qu'il conservait de Miriam : sa robe sombre, ses cheveux grisâtres, son obsession de la saleté, ses gestes fiévreux, son chiffon toujours à débusquer et frotter des taches invisibles aux autres sur les napperons de guéridons ou de cheminées, pour elle qu'est-ce que ça doit être sale, toujours à astiquer leur peau de gosses, à les tirer près de la fenêtre dans la lumière crue du jour, pfft un jet de salive craché au coin d'un mouchoir, répugnant ! montre tes joues, tu as vu aussi ton pantalon Nathaniel, quels vilains jeux encore avoue, re-mouchoir mouillé, voilà c'est mieux pour passer à table. Miriam-la-tache chuchotait-il derrière son dos avec Ebe, mais entre eux ils n'évoquaient jamais la faute qu'elle traînait, ni qu'elle aurait beau cracher frotter, rien ne l'effacerait cette tache, des racontars que Nathaniel avait surpris à l'école, auxquels il tendait une oreille terrifiée, devinant le mot qui lui incendiait les joues, lui mettait le cœur en miettes, le cœur et la voix, incapable de répondre. Surtout quand dans les yeux face à lui il lisait le même verdict : tu n'échapperas pas au legs, toi son petit-fils, toi.

Un inceste, soit. La bonne vieille faute familiale. À quelle génération ? Celle de Miriam (elle aurait aimé les caresses voluptueuses de son frère) ? Celle d'avant, l'arrière-grand-mère Betsey et Nicolas Manning au nom banni de la maison (elle serait née de

l'accouplement maudit) ? Dans les générations féminines ma mémoire s'embrouille.

Mystère non dissipé. Comme les autres, les ragots de l'école aiment le flou, ils vous fouaillent mieux le cœur. Toujours est-il que la scène – les taches amenées à la lumière crue devant une foule massée – prendra un jour le chemin de mes œuvres, j'en suis certain. Autre certitude. Par le passé les Manning ont eu affaire aux juges Hathorne. Et me voilà Nathaniel Hathorne produit de ces deux lignées, d'une criminelle et de son juge copulant ensemble, sur mon lit qui sait. Cloîtré dans ma chambre, j'y ai fréquemment pensé. Banalité que ce dégoût de gosse devant des chairs flétries, grisâtres de vieillards qu'il faut embrasser en songeant, je suis né d'eux. Dans mon cas, la pensée n'est qu'à demi toxique, poussez-moi un peu et je vous avouerai que ce double sang qui court dans mes veines n'est pas pour me déplaire.

Première et deuxième générations, on se bouche les yeux les oreilles, on vivote, ça va passer. À la troisième génération – celle des assis en bout de branche, une fesse sur quelques bourgeons, une fesse dans les airs, prête à tomber – la catastrophe vous rattrape. Comme l'ombre lente rattrape toujours le soleil. Il en va ainsi, le Destin frappe. L'idée lui vient qui en attire une autre. Il importera un jour à destination des gosses américains (le premier à le faire) les mythes de la Grèce antique. Leurs histoires de

familles maudites aux trois étages de crimes. Plus, transmise de père en fils, la boiterie qui les empêche de marcher ou de parler ou de copuler droit. De là à me voir en gosse de dix ans, appuyé contre la porte de la chambre maternelle, il n'y avait qu'un pas, minuscule, peinture de gosse. Boitement œdipien.

Ce que Nathaniel ne peut deviner. Un siècle et demi plus tard, cette histoire d'inceste continuera à traîner sous la plume de biographes. Avec ce secret (vrai? faux?) en seront éventés cent autres, démentis ou dissimulés des années durant par sa femme, ses enfants à venir.

Court pourtant la rumeur.

Lisez écoutez rajoutez-en de votre cru (un Manning amant non d'une de ses sœurs mais de ses deux sœurs), faites passer. Toutes les chances que ça circule.

À présent donc, l'année 1825, fin des études au collège et retour de Nathaniel dans la demeure familiale de Herbert Street. Case départ.

Lui a vieilli. La maison, non. Identique à ce qu'elle était au fond de la mémoire. Du dehors, un terrible air d'ennui. Une façade en briques pâles, plus petite seulement à des yeux de vingt et un ans, toujours collée au cimetière, aux tombes des ancêtres. À l'intérieur le large escalier, rampe de fer forgé, marches couvertes de velours grenat. Deux mois déjà qu'il le monte, jambes engourdis de souvenirs.

Au premier étage, les chambres de ses sœurs. Quel contraste entre elles. Même peau translucide et chevelure noire comme aile de corbeau, oui. Sauf qu'Ebe est frêle, d'une beauté à vous couper le souffle, regard gris-vert et vif comme tout. Tandis que Luisa : six années de moins, des yeux lilas délavés, presque incolores, qui lui mangent le visage, des cheveux très

frisés, une discrétion jurant avec ses épaules carrées et son embonpoint.

Au bout du couloir étranglé par l'obscurité, des chambres encore – deux.

La première, astiquée à souhait, est le territoire de Miriam-la-tache. À côté, celle d'Elizabeth Manning-Hathorne, repérable au plateau-repas posé sur un guéridon, devant sa porte. Que je l'ouvre, je trouverai ma mère dans sa position d'autrefois. Appuyée bien droite contre le dossier de son fauteuil. Au-dessus de ses pommettes, des cernes aussi endeuillés que ses yeux. On n'y devine jamais (pensée de mes vingt et un ans) ces flaquas de soleil qui illuminent un visage, le souvenir d'un corps d'homme entrelacé au sien. Pour que je voie le jour il a bien fallu. Aucune lueur pourtant dans le regard de notre mère – mépris et honte de la chair qu'elle nous inculquait, vêtue de ses robes noires interchangeable, coupe d'un autre âge, boutons de nacre et manches amples dont émergeait une main pâle et cotonneuse qu'elle avançait en direction de sa bible ou de sa broderie, jamais de nous. Manque d'affection ? ou effroi devant nos chairs de gosses, chaudes, assoiffées de tendresse ? Vivantes quoi.

Tenue sombre et porte close. La conduite que l'époque impose aux veuves. On n'accompagne pas son mari dans la mort. On revient s'enfermer chez ses parents dans sa chambre de jeune fille. Leur

mère y a pris goût. Au point qu'elle ne la quitte pas depuis la disparition de l'homme aimé, n'apparaît plus à la table familiale. Elle prend ses repas seule, d'où le plateau à sa porte. Gamin il lui est arrivé de rester deux ans sans qu'elle lui parle, racontera-t-il. Des mois et des mois sans la voir. Juste à entendre le va-et-vient de ses pas. Légende on le lui reprochera. Légende? Oh si peu.

Second étage sous les combles : sa chambre à lui où l'attendait le gosse de ses rêves.

Cellule. Cachot. Nid de hibou. Chambre-tombeau. Ses mots plus tard, quand il aura conquis la célébrité littéraire et cessé d'être l'écrivain le plus obscur de l'Amérique. Une chambre qualifiée de lugubre et sordide par les Carnets, *dismal and squalid*. *Squalid*. Mettez le nez dans l'adjectif, il pue le péché et la crasse, il sera supprimé par Sophia, l'épouse à venir. Que de choses ce *squalid* aurait remorquées. Vapeurs de cigares et champagne, mes péchés mignons que je n'ai jamais cherché à cacher. Plus les images si douces à chacun, draps tièdes en désordre, matelas creusé par deux corps au paradis.

Lever tôt lecture rédaction de son journal lecture ébauche de contes. Chaîne des heures depuis des mois. De temps en temps avant d'écrire, il lui prend l'envie d'un petit somme, trois cinq minutes à tout casser, une façon de prendre congé du monde du dehors et de renouer avec lui-même. Coussin de canapé, dos de fauteuil ou de rocking-chair, c'est selon, ses lits de fortune sont légion.

Malgré la beauté de mai 1825, à peine s'il quitte la chambre *squalid*. Cloîtré comme à ses neuf ans. Seule exception, le soir quand des ombres glissent sur les cailloux ronds des pavés. Ses amis, de pauvres diables sans instruction, des pochards. Redingote sévèrement boutonnée et si raide qu'elle semble les porter, les bourgeois de Salem s'en indignent, ah! ta passion des humbles, tu devrais nous fréquenter plutôt que cette racaille, ton Pike par exemple, un simple charpentier. N'empêche. Il est son ami. Avant de le rejoindre Nathaniel marche seul. Par-delà la

nuit de Salem : la mer qu'il longe, brune, saupoudrée de filets de clarté lunaire. Splendide. Détour ensuite par le troquet de Pike et de sa bande de diables, sur les quais engourdis et moussus. Depuis des années, Salem n'est plus Salem aux odeurs d'épices et de bois mais un port quasi fantomatique. Concurrencé par Boston et New York.

Nuit passée là. Au retour, je croise le jour qui se lève. Un pur bonheur. Particulièrement aux matins de vent favorable. Lorsque, derrière les premières rumeurs de l'aube, se fait entendre l'entêtante respiration de la mer.

Dans la maison de Herbert Street les rêves poussent à foison. Celui de l'enfant surtout. Avec de nouvelles présences.

Il est tard, huit heures. J'ai dû me rendormir.

Monté de la mer, un air tiède s'engouffre par la fenêtre entrebâillée, faisant décamper les odeurs de la pièce. La brise promène dans la chambre les rumeurs ordinaires de la rue et l'appel d'une voix masculine, «Approchez, collez votre œil dans l'ouverture...» À nouveau, le garçon sur son lit qui chuchote à mon oreille, écoute donc c'est le montreur d'images, il se croit très fort avec les siennes mais bah ! moi dans ma tête j'en ai des cent fois plus belles, dès que je m'embête tout seul je donne un tour de manivelle et je me les fais passer. À nouveau moi penché vers lui : quand j'étais petit j'avais moi aussi ma boîte à optique, cela s'appelle un diorama. – Ben ça alors on est vraiment pareils trompette le gamin, sauf que tu es plus savant que moi, mais il

faut quand même que je t'explique. Il tend les bras en direction du renforcement près de l'armoire. Dans ses mains frêles, l'air prend la forme d'un chapeau à bord étroit. Le chapeau des juges je le reconnais à cela notre ancêtre. Re-rage du gosse poussant la couverture loin de ses jambes inertes. Re-incendie sur ses joues et éclats de haine dans ses yeux. Un cri rauque tourne tourne au-dedans de lui, va sauter de sa bouche framboise, c'est à cause de lui, cet ancêtre, que je ne peux plus tenir debout, j'ai peur. Les sorcières. Elles se vengent sur moi. Imagine par exemple que je prenne un nom différent, elles me ficheraient la paix? Pas bête mon idée, mais tu promets de garder le secret? De toute façon personne dans ma famille ne te croirait, sauf Ebe peut-être, elle et moi on s'aime tant.

Qu'Ebe ait toujours été ma sœur chérie, je m'en souviens bien.

Changer de nom, j'y pensais déjà gamin. Tiens, j'avais oublié.

Pensée sans lendemain quand on a neuf ou dix ans.

Autre rêve, qui rejouait celui-là une scène vécue, il se l'est dit dès le réveil.

Sieste du vent et de mes angoisses. J'ai dix-huit ans, quitté l'enfance et mon lit. Sans même m'appuyer sur des béquilles, je me balade dans un quartier de

Boston, il fait grand soleil, je croise une bohémienne qui veut m'attraper la main. Il me prend une envie terrible de la fuir, de l'empêcher de découvrir dans les lignes de ma paume si je suis candidat au bonheur – je n'ai que trop la réponse. Loin de se mettre en colère, elle me sourit : que tu es beau ! à ne savoir si tu es un homme ou un ange. Moi je la contemple – jolie à souhait, quelles jambes fines élancées (j'aime cette partie du corps féminin d'un amour tropical, je ne saurais dire autrement). Je m'éloigne. Pas assez vite pour que ses paroles ne restent à mes trousses.

Le soir même j'ai entamé un nouveau carnet et consigné son compliment tant j'étais chaviré. Cette femme a mis en mots ce qui m'habite. Ce qui, je le pressens, ne cessera d'accompagner mon existence d'écrivain de fils de frère d'amant d'époux de père. L'impression de ne pas être « quelqu'un de vrai ». Un fantôme plutôt, ou un rêve, comme vous voudrez. La sensation de non-réalité est ma respiration quotidienne. Plutôt monnaie courante chez les humains, n'allez pas croire que je l'ignore.

L'explication de sa paralysie. Enfant, il la résumait par deux phrases. Je suis né à Salem. Je m'appelle Nathaniel Hathorne.

Salem. Ses rues étroites dégringolant depuis la colline du gibet.

Hathorne. Le nom du premier ancêtre de la famille. Avant novembre 1813 et son accident, à peine Nathaniel fermait-il les yeux, le Major marchait sous ses paupières de gosse (un de ses contes le confiera), bible sous un bras, épée sous l'autre. Bientôt il le verra partout. Qu'il longe le cimetière, il y aura – le Major William Hathorne. Qu'il rédige quelques vers d'un poème, le Major Hathorne. Monte l'escalier, le Major encore et toujours. En gros plan, comme dans le diorama dont je discutais avec le gosse aux jambes inertes. Quand j'écrirai je me servirai de cette boîte à images, j'inviterai mon lecteur à y glisser l'œil et à remonter le temps, venez voir. Artifice d'écrivain. Chacun les siens.

Salem-Hathorne.

Un rapport entre les deux mots et mon infirmité de gamin? Elle en hausserait les épaules, ma mère. Pourtant, quand j'étais cloîtré au lit, c'est elle qui nous bourrait le crâne d'histoires vieilles de plus d'un siècle. Unique occasion où elle quittait sa chambre, pénétrait dans la mienne. Avec elle entrait le parfum singulier de ses récits, leur odeur de feu.

À entendre frémir sa voix d'ordinaire étale, on ne savait si elle prenait plaisir à raconter ou souhaitait nous détourner de nos fautes. De ce péché si doux par exemple, première forme d'intimité avec soi-même, qui vous met le corps en sueur et le cœur en fête, laisse au petit matin vos draps salis. Péché condamné pour bien longtemps. À jamais, j'imagine. Interdit de laisser sa semence se perdre ainsi que l'a fait l'Onan biblique.

La main maternelle s'agitait. Dessinait l'estrade de bois puis, posés sur elle, le pilori, la carcasse en fer où l'on emprisonnait les visages fautifs pour les maintenir exposés aux regards. Autour, massée au soleil, la foule des badauds. La foule. Très jeune j'ai exécré le mot. Collés à lui : une impatience hurlante ou silencieuse, des yeux rapaces, qu'on amène vite le spectacle convoité. La mère détaille les supplices des sorcières sorties de leur prison et descendues des charrettes. Flagellations et zébrures sanglantes. Oreilles entaillées d'une encoche comme aux chiens

ou au bétail. Langues fendues par le fer, séparées en deux bouts. Elizabeth Manning-Hathorne est inépuisable. Hormis sur les motifs de ces châtiments et sur les hommes qui les infligent. Interrogée, elle battrait en retraite. Nathaniel et ses sœurs ravalent leurs questions, laissent leur mère continuer jusqu'au moment où, attachées au pilori, elles (les sorcières bien sûr) hurlent des menaces. Contre les juges – Dieu vous fera boire du sang. Contre leurs descendants – nous nous nourrirons de leurs forces.

Les descendants des juges. Moi dans le lot donc.

À cette pensée, j'étais incapable de bouger fût-ce le haut du corps. Bras et cervelle coton. Il est possible que je n'aie complété les récits maternels que dans l'après-coup, lorsque j'ai lu les archives de la ville avec Ebe.

L'église de Salem. À l'intérieur, des bancs, une dizaine, des prie-Dieu, quatre, le tout habillé de noir comme le sont les femmes de la famille, trois : Miriam Manning, Elizabeth Manning-Hathorne, et Ebe – pas femme non, si jeune encore, petite fille.

La couleur ne permet pas de dater la scène car de noir elles resteront vêtues durant des années. Un indice en revanche. Aux bras de la mère, un bébé : Luisa. Nathaniel est donc tout gosse. Se retourne sans cesse vers la porte. C'est long d'attendre. Finalement un bruit de pas. Entre un prêtre. Mais derrière lui, ni corbillard ni cercueil. Pas de musique. Quelques prières chuchotées à la sauvette.

Il a huit ans, il a vingt et un ans et le souvenir de la scène toujours terré au fond de lui, qu'il aimerait chasser de sa mémoire. Dès qu'il se la rappelle, la chair de poule, un grand vide dans la poitrine, le cœur qui lui dégringole de peur jusqu'aux cuisses. Une fois deux fois dix fois dans l'enfance, il a interrogé

Ebe : pourquoi il n'y avait pas de cercueil ? Et elle, invariablement : je t'expliquerai bientôt.

Bientôt ne vient pas. Sempiternel silence-maison.

L'explication il la découvrira seul. La cérémonie est l'enterrement – abus de terme en la circonstance – de son père, le premier Nathaniel. Et c'est à cause du disparu au milieu des flots que sa mère ne l'appellera jamais par son prénom.

Au fil du temps, la fin s'est modifiée. À la sortie du temple, sa mère le traîne par la main sur la place saturée de lumière et de monde (c'est jour de grand marché), tous les yeux se tournent vers lui, accusateurs. Fils indigne, fils coupable.

La scène se termine-t-elle ainsi, le cœur lui tombe carrément aux genoux.

Une des raisons pour lesquelles il restera, durant son existence, en dehors de toute Église ? Il l'a parfois pensé.

Un jour, la chose a failli se produire. Une seconde de plus et sa mère lâchait son prénom. Disons qu'il l'a deviné à ses lèvres, c'est déjà beaucoup.

Pour retrouver l'instant, il suffit d'un tour de manivelle. Bond de neuf années en arrière. 1816 donc, la maison de Robert Manning dans le Maine, les bords du lac Sebago que je rejoins souvent dans mon sommeil. Grâce à mon diorama, je peux me voir enfant cloîtré au lit puis gamin juché sur des béquilles puis adolescent de douze ans galopant dans la campagne. Le pied bot qu'on m'attribue, quelle foutaise.

Solitude magnifique. Sur les bords du lac, ni chapeau ni voix terreuses. Les ancêtres ne sont pas partis en vacances avec eux. Trop de bagages dans la carriole, trop de rires de ses sœurs, Ebe et Luisa gaies comme rarement. À moins que les aïeux ne se refusent à quitter leur tombe et leur titre de gentilhomme.

Les vacances durent. Un an entier, dans les bois

splendides à l'été, vert fané à l'automne, on dégringole le chemin de terre lumineux qui court de la maison. Au loin, des champs et de nouveaux sentiers, on descend encore. Bientôt : la forêt. Si on ne la voit pas – de la brume, une averse – on la devine. Rumeur du vent et démesure de l'espace qui donnent l'idée de ce que peut être la pleine mer, pas celle sagement enclose dans la baie du Massachusetts.

Au retour de ses promenades, en retard évidemment, Nathaniel a droit à la menace de la mère vite sue par cœur, vous serez bientôt pensionnaire au Bowdoin College, votre oncle Robert en a décidé ainsi.

L'école, la présence obligée des autres à longueur de jours et de nuits, perspective insupportable. Un soir il a parlé de s'embarquer pour ne jamais revenir, sans avoir le loisir d'ajouter : comme mon père, car Ebe a hurlé ça non Nathaniel tu n'as pas le droit. Leur mère a sursauté. Sur ses lèvres un hurlement semblable. Sauf que les mots lui sont restés collés à la langue, son prénom d'abord évidemment. Allons bon. Une autre fois.

Le souvenir lui tient déjà chaud. Alors quand il en a assez du mutisme de sa mère, des défunts envahissants et trop bavards, de l'absent qui empoisonne sa vie. Dire : je partirai sur la mer. Dire : vous ne me reverrez plus jamais. Crier tout cela en bloc. Se repaître du visage blême d'Elizabeth, de sa respiration

difficile, gros poids qui gonfle sa poitrine, fait sauter un ou deux boutons nacrés de la robe noire.

Si court soit-il, instant de triomphe. Trouvez un fils qui résisterait. Lui s'est mille fois offert ce plaisir. Ses sœurs l'affirmeront. Certains de ses biographes. On en racontera tant et tant, de choses. Exemple, on prétendra avoir mis la main sur son journal de l'année passée au bord du lac. Supercherie. Des pages créées de toutes pièces.

Certitude : le Maine, le bonheur. J'y ai écrit des poèmes, mais chut !